

**Le camp de déportation de Woippy raconté par un détenu :
René RATOUIS**

Réquisitionné par les Allemands dans le cadre du Service du Travail Obligatoire (S.T.O.), René Ratouis, alors âgé de vingt ans, quitte Paris pour l'Allemagne le 17 mars 1943, à destination de Hambourg. Il passe plusieurs mois dans le camp d'Altona, puis dans celui de Nordersand, d'où il assiste au bombardement de Hambourg par l'aviation anglaise, qui en une semaine fait 70 000 morts. Après quelques semaines passées à Brême, il revient à Hambourg, comme ouvrier aux usines Blohm et Voss. Il s'évade le 1^{er} avril 1944, en compagnie d'un jeune officier français, Marcel Denquin, évadé de son oflag, mais tous deux sont arrêtés le lendemain en gare de Metz. Interrogés à Novéant, ils sont transférés et internés au camp de Woippy. René y reste durant six semaines, et connaît de dures conditions de détention. Ramené à Hambourg, il ne reviendra en France que le 9 mai 1945.

Au cours de l'année 2003, René Ratouis a publié son récit de guerre sous le titre « Mémoires de guerre d'un non-combattant »¹. Souhaitant avoir de plus amples informations sur son lieu de détention, il m'avait demandé de lui fournir un historique du camp de Woippy, que je lui adressai. Il a eu la gentillesse de m'envoyer un exemplaire de son livre, en m'autorisant à insérer dans les Chroniques du Graoully quelques-unes des pages où il relate son séjour dans le sinistre camp de Woippy².

Pierre BRASME

Nous avons passé la porte d'un camp entouré d'une double rangée de barbelés et gardé par des SS. C'était le camp de Wappingen, nom que les Allemands avaient donné au village de Woippy. Les formalités furent rapides : nous avons vidé nos poches et en avons laissé le contenu, ainsi que nos montres, à un employé au visage émacié, vêtu d'un pauvre costume gris. Un autre nota mon nom, mon employeur et mon adresse à Hambourg. C'était tout. Les SS se mirent à crier :

- Schnell ! Schnell !

Sans autre explication que de rudes bourrades et quelques coups de crosses, ils nous dirigèrent vers une baraque, et nous poussèrent dans une pièce meublée d'une vingtaine de lits superposés deux à deux. Il n'y avait pas d'autre occupant dans cette pièce [...] On nous laissa mijoter dans la chambrée sans nous distribuer quoi que ce soit. Je n'avais rien absorbé depuis que j'avais quitté Nordersand la veille en fin d'après-midi. Marcel était dans la même situation que moi à cet égard. Nous avions faim et surtout soif, une grande soif.

¹ RATOUIS (René), *Mémoires de guerre d'un non-combattant. Récit-témoignage de 26 mois passés au S.T.O.*, Publibook, Paris, 2003, 299 pages. Sur le camp de Woippy, voir pages 152 à 169.

² Sur le camp de Woippy, voir BRASME (P.), *Woippy de 1871 à nos jours*, Editions Serpenoise, Metz, 1994, pages 254-256 et 264-266

Les lits n'avaient pas assez de planches pour être occupés tous ; les paillasses tenaient sur les lits du haut par trois ou quatre planches alors qu'il en aurait fallu une douzaine ; ces planches-là étaient d'ailleurs prélevées sur les lits du bas. Pour dormir, nous avons posé au sol les paillasses des lits supérieurs de façon à récupérer les traverses ainsi devenues disponibles pour compléter les planches sur lesquelles reposaient les paillasses des lits inférieurs. Au matin, nous avons remis en place les lits factices, par crainte de sanctions.

Jusque-là, nous n'avions eu que peu de contacts avec nos geôliers. Cela changea après que nous fussions réveillés. Un grand SS avec une sale gueule – « figure » n'aurait pas été le mot approprié – fit irruption dans la pièce et nous enjoignit d'aller aux toilettes. Les seuls mots qu'il prononça étaient :

- Schnell ! Schnell !

Il aboyait, vociférait et distribuait des coups de poing et des coups de pied pour nous faire accélérer le mouvement. Au bout de la baraque, il y avait une salle d'eau, munie de robinets dont l'eau coulait dans des bacs, sorte de lavabos collectifs ; cela aurait été satisfaisant si nous avions eu un peu de savon et avions pu nous dévêtir. Mais on ne nous en laissa pas le temps ; d'autres SS, de moins grande taille que le premier, étaient là qui tapaient et aboyaient :

- Schnell ! Schnell !

Nous avons pu tout juste nous passer les mains et le visage à l'eau avant d'être reconduits à la chambrée avec les mêmes égards, où l'on nous enferma de nouveau. Simultanément, nous avons entendu une cavalcade et d'autres vociférations que nous avons interprétées comme la séance de toilette d'une chambrée voisine ; il y eut encore trois autres séances identiques, ce qui faisait donc cinq chambrées en tout dans cette baraque. Existait-il d'autres chambrées inoccupées ce matin en attente de nouveaux arrivants ? Nous n'avions pas eu la possibilité, à notre arrivée, de nous faire une idée de l'importance de ce camp.

C'était une sorte d'entrée en matière. Le plus grand des SS portait des galons de sous-officier. Les devait-il à sa haute taille ou à sa férocité ? De toute façon, il n'avait pas obtenu son avancement pour son intelligence ou son instruction. Nous avons eu un peu plus tard connaissance de son nom que nous avons à peine déformé en « Savatski » pour notre usage. Tout comme les SS non gradés, il faisait partie de minorités allemandes installées en Russie depuis des générations ; ils parlaient tous un allemand approximatif. Au-dessus d'eux, nous trouverons une sorte de *feldwebel* (adjudant) ou d'un grade équivalent chez les SS, véritable Allemand mais pas meilleur que ses subordonnés. Nous ne verrons que rarement des officiers SS au camp ; cela valut peut-être mieux pour nous.

Après ce simulacre de toilette, les occupants de toutes les baraques furent rassemblés dans une cour en terre battue. Cela se fit encore avec des cris, des coups et des *Schnell ! Schnell !* On nous mit en rangs. L'adjudant apparut et hurla quelque chose que personne ne traduisit et dont nous n'entendions que quelques mots épars car il était assez loin et il y avait du vent. Après ce discours, on nous distribua un breuvage presque noir, au goût de saccharine, et qui était chaud ; nous devons le boire sur place en restant en rangs. Je le trouvai reconfortant et même bon ; c'était le premier liquide que j'absorbais depuis environ quarante-huit heures, et si j'en avais eu la possibilité, j'en aurais redemandé. Je pris ainsi un peu plus

conscience de l'état où j'étais réduit ; notre arrestation ne remontait pourtant qu'à vingt-quatre heures.

Nous avons réintégré les chambrées avec les politesses SS : cris, coups et *Schnell !* J'essayais prudemment de me tenir au milieu du groupe ; quant à lui, Marcel fermait volontairement la marche et il recevait plus de coups que les autres. Quand je lui demandai pourquoi il agissait ainsi, il me répondit que cela évitait des coups à certains, et il ajouta, tel un scout ayant fait sa B.A. :

- C'est chic, non ?

[...] Rien ne se passa après que nous fussions revenus dans la chambrée. Nous étions étonnés de ne pas travailler et que les SS nous laissent tranquilles. La journée se déroula dans la chambrée, porte et fenêtres fermées. Nous parlions entre nous, c'était notre unique occupation, assis sur les châlits, plus exactement sur les montants de bois des lits inférieurs parce qu'il aurait été dangereux de démonter les lits factices du niveau supérieur ; certains s'asseyaient directement sur le sol.

Un nouveau compagnon fut introduit avec la délicatesse coutumière de nos anges gardiens. Le nouveau venu avait la nationalité américaine et devait avoir entre quarante et cinquante ans. En fait, c'était un Allemand naturalisé américain ; en novembre 1941, il était venu en Europe voir des parents et il n'avait pas eu l'autorisation de quitter l'Allemagne pour retourner aux Etats-Unis quand la guerre éclata entre ces deux nations. Depuis, on le traînait d'un camp dans un autre, et sa stupéfaction restait ce qu'elle avait dû être au premier jour de son arrestation :

- Je leur dirai, à mes compatriotes, quand je rentrerai aux Etats-Unis, comment les Allemands se comportent. Il faut qu'ils sachent...

[...] Vers cinq heures de l'après-midi, nous avons été extirpés des chambrées avec le cérémonial propre aux SS, et avons à nouveau été mis en rangs, dans le silence, sans bouger, dans une position voisine du « garde-à-vous ». Enfin, l'on nous distribuait quelque chose à manger... C'était une ration quasi normale dans les camps de S.T.O. que j'avais connus : soupe, pain, margarine et un indéfinissable pâté. La différence avec les camps de liberté (!) résidait dans le fait que les SS avaient simplifié les problèmes de distribution en n'y procédant que deux jours sur deux. Il était possible qu'en théorie la ration de base ait été augmentée en conséquence. Dans la pratique, il en allait bien autrement : le pain – bien noir – avait peut-être un centimètre d'épaisseur en plus qu'à Hambourg mais je n'en avais pas l'assurance ; il en allait de même des cubes de margarine et de pâté ; quant à la soupe, elle nous était versée dans les quarts du « café » matinal. Nous étions littéralement affamés ; nous avons tout absorbé dès notre retour dans la chambrée et ce n'est que par la suite que nous avons appris que nous percevions en une fois la ration de deux jours.

Ainsi, nous avions chaque matin un quart d'ersatz de café et un jour sur deux (pratiquement les jours impairs) la ration quotidienne du S.T.O. Entre deux distributions de nourriture, nous attendions, la faim au ventre. A Woippy, je compris pleinement l'expression « Long comme un jour sans pain ».

Il nous arrivait quand même de devoir travailler. Deux ou trois fois par semaine – jamais plus – nous allions à pied dans une petite usine voisine³. Le chemin était parcouru en colonnes de trois, sous garde armée ; la moindre tentative d'évasion au détour du chemin aurait été sanctionnée d'un tir à balles réelles ; nous en avions conscience et nous nous gardions du moindre mouvement que les SS auraient pu interpréter comme un commencement d'évasion. Sur place, nous étions chargés d'un travail de terrassement. Dans la réalité, ce n'était pas terrible ; après avoir mis quelques pelletées de terre dans un wagonnet, nous poussions celui-ci sur les rails étroits deux cents ou trois cents mètres avant de le vider. Encore les SS jacassaient-ils entre eux et se désintéressaient-ils de nous pendant cette corvée. Nous remplissions les wagonnets au tiers de leur capacité, de sorte que les allées et venues de wagonnets sur les rails se succédaient à un rythme acceptable. J'étais très étonné que les SS n'aient jamais cherché à contrôler notre volume de travail, et encore moins à augmenter notre performance, mais il en était ainsi, et notre manège, qui sauvait les apparences, se répétait à chaque corvée sur le site.

Nous passions donc la plupart de notre temps dans la chambrée et parfois toute la journée, depuis le « café » du matin jusqu'à la revue du soir qui avait lieu dans la cour aussi bien les jours impairs (avec distribution de la nourriture) que les jours pairs (où l'on jeûnait), sauf quelques exceptions comme, par exemple, le soir de notre arrivée. Ce rassemblement, sans doute prévu dans un règlement, était néanmoins inutile car on n'y distribuait rien, sinon des coups, et l'on n'y faisait même pas l'appel. Pendant ces temps d'inactivité forcée, nous n'avions d'autre solution que de parler, toujours à voix modérée par peur d'une intrusion des SS – moins nous les voyions, moins mal nous nous portions. Nos conversations vagabondaient sur tous les sujets, pour autant que l'interlocuteur acceptât le sujet. Aucun d'entre nous ne pouvait avoir quelques informations sur les opérations militaires postérieures à son entrée dans le camp ; c'était comme si la guerre et la vie s'étaient arrêtées depuis notre arrivée ou comme si le cours en avait été suspendu. [...]

Mes interlocuteurs préférés étaient Marcel [...] et l'Américain dont le nom ressemblait à Schmidt, Schlick ou Schultz. Marcel, dont je savais déjà qu'il n'avait pas quitté son dernier oflag récemment, me donna davantage d'explications sur sa cavale permanente ; il subsistait de mille façons, toujours à la recherche d'un moyen pour quitter l'Allemagne : il avait été repris plusieurs fois et reconduit dans des oflags dont il s'était de nouveau échappé. Il trouvait de l'aide partout chez les Français, dans les stalags ou les camps de S.T.O. ; il me parla de filières d'évasion et d'un prêtre, prisonnier de guerre à Cologne, qui avait été décapité à la hache pour avoir été à la tête d'une telle organisation : le supplicié était l'abbé Rondeau. Marcel, depuis plusieurs années, n'avait qu'un objectif : l'évasion ; son esprit revenait invariablement au but qu'il s'était fixé et sans doute plus souvent encore qu'il ne s'en ouvrait à moi ; c'était le leitmotiv d'une saga personnelle. [...]

J'avais trouvé sous une paillasse un éclat de bois d'une dizaine de centimètres ; au long de ces interminables journées, j'affûtai cet éclat sur le montant d'un lit pour le transformer en *ersatz* de couteau, qu'à l'arrivée d'un SS je dissimulais prestement dans un angle de châlit et dont je me servais pour étendre la margarine sur mon pain. Nous ne disposions en effet que du quart qui servait aussi bien pour le café que pour la soupe et nous étions dépourvus de couteaux et même de cuillères.

³ Il s'agit de l'usine *Hobus Werke*, qui travaille pour la Luftwaffe (voir P. BRASME, *o.c.*, pages 249-252).

Encore une fois en aboyant, gesticulant et tapant, les SS introduisirent un nouveau venu. Il avait l'air quelque peu hébété ; il avait la peau fanée, dont la teinte était indéfinissable, plutôt grise avec un soupçon de jaune ; ses yeux étaient bridés. Il était bien difficile de converser avec lui qui ne comprenait pas trois mots d'allemand. Le seul mot que nous comprenions nous-mêmes était « Da » quand il acquiesçait. Peu à peu, nous sommes arrivés à considérer comme certain qu'il était soviétique, venant d'une république musulmane d'Asie centrale. Qu'y faisait-il ? Il disait « ouatt » et mimait une cueillette ; nous en avons déduit qu'il travaillait dans une culture de coton (ouate) ; nous comprendrons aussi qu'il avait été émerveillé en découvrant Moscou et ce sera tout en ce qui le concernait. J'aurais bien aimé connaître son histoire, comment et pourquoi il avait échoué au camp de Woippy.

Son arrivée posa un problème : nous étions désormais onze et il n'y avait que dix châlits pour dormir. De lui-même, le Soviétique trouva la solution en se couchant sur deux paillasses superposées à même le sol ; ce n'était peut-être pas la plus mauvaise place. La nuit, nous dormions tout habillés, sans couverture. Nous devions être au pied des lits quand Savatski ou un autre SS entra dans la chambrée ; encore nous fallait-il préalablement remettre en place les lits factices, ce que nous faisons le matin au premier bruit venant du couloir. Dieu merci, ces brutes aimaient le vacarme et les hurlements, de sorte qu'ils nous prévenaient eux-mêmes de leur arrivée.

Deux ou trois fois, nous fûmes astreints à des corvées plus lointaines que l'usine aux wagonnets. Nous partions à six ou huit, assis dans la benne ou sur la plate-forme d'un camion ; en face de nous, un SS, calé dans un coin, gardait sa mitrailleuse sur les genoux ; une voiture précédait ou suivait le camion, dans laquelle avaient pris place Savatski et quelques autres SS. C'est ainsi que nous traversâmes les lignes Maginot et Siegfried, puis Sarrebruck pour aller dans un château vider une pièce dans laquelle étaient entassés livres, journaux, revues sur plus d'un mètre de hauteur ; j'y découvris un recueil des reproductions – à cette époque, on ne parlait guère de photocopies – des notes de l'Etat-major français de 1938 à 1940 ; il y avait des cachets « Secret », « Très secret » et même « Secret-secret » (le pléonasmisme était peut-être ce qu'il y avait de mieux pour attirer l'attention). Toujours était-il que les Allemands avaient su – et, dans ce château, j'en avais la preuve – beaucoup des mouvements de nos troupes, que tel régiment de tirailleurs sénégalais avait été envoyé à Djibouti, que tel site avait été doté d'une batterie en France, etc. Je constatai ainsi que notre armée avait été truffée d'espions ; la « cinquième colonne », dont on nous avait rebattu les oreilles pendant la « drôle de guerre » avait donc réellement existé. Cette découverte me consterna. J'aurais aimé emporter ce recueil mais, dans les circonstances présentes, il ne pouvait pas en être question. Je l'ai vraiment regretté.

Une autre fois, nous sommes passés par Metz afin de déménager un coffre-fort. [...] Traverser Metz, même sous la menace d'une mitrailleuse tenue par un SS borné et dangereux, était un plaisir. Je regardais les boutiques qui étaient bien françaises car leur aménagement était très différent des boutiques qui existaient en Allemagne. Nous passions dans des avenues bordées de marronniers en fleurs ; il n'y avait pas de marronniers à Hambourg ni à Brême. Ce jour-là, les cloches des églises et de la cathédrale Saint-Etienne sonnaient ; des premiers communiant, portant un brassard au bras gauche, se dirigeaient vers une église ; la silhouette des premières communiantes parlait à mon cœur, avec leur longue robe blanche qui leur descendait aux pieds et le voile léger dont leur tête était couverte ; comme elles étaient belles ! J'aurais voulu pouvoir les embrasser. Ces enfants nous apportaient la preuve que nous étions en France, malgré l'annexion. Un tel spectacle n'existait pas en Allemagne. Les premiers

communiant poursuivaient leur chemin et étaient tout à leur grand jour fait de piété et de festivité ; ils ignoraient qu'ils m'avaient procuré un petit moment d'émotion et de bonheur.

En rentrant de la corvée de déménagement du coffre-fort, à laquelle nous avons été conduits un jour impair – donc sans nourriture depuis l'avant-veille – le désir me prit de m'allonger dans la chambrée avant d'aller toucher la ration tant attendue. J'oubliai que les lits supérieurs étaient factices et, stupidement, je me couchai sur un lit du haut ; les quatre planches ne résistèrent pas à mon poids et je chutai sur le lit du bas. [...] Je dus soutenir mon bras droit avec ma main gauche pour aller recevoir ma ration de deux jours. Il n'était pas envisageable de demander une aide quelconque à nos anges gardiens qui, d'ailleurs, ne remarquèrent pas mon attitude ce soir-là, ni les jours suivants. Que se serait-il passé s'il y avait eu du sang sur ma chemise ? La douleur resta vive plusieurs jours ; elle ne s'estompa que bien lentement.

Au camp, certains jours étaient encore plus pénibles que d'autres parce que les SS avaient décidé une nouvelle vexation. Je ne sus pas pourquoi l'on nous rassembla dans la cour à une heure inhabituelle ni pourquoi Savatski procéda à une distribution de paires de claques. Il passa dans nos rangs et frappa méthodiquement chacun de nous deux fois au visage. Des claques attribuées de sa main énorme, faites pour faire mal. Quand il arriva à moi, je retirai mes lunettes pour les protéger ; il eut une seconde d'étonnement, puis il dut penser que je coopérais et m'administra les deux claques auxquelles j'avais droit. Et il passa au suivant. Il ne faiblissait pas quoiqu'il eût donné plus de cent paires de claques. Il n'était pas douteux que, la séance terminée, il eut la main endolorie. Ce fut tout le mal que nous avons pu lui faire.

Je ne savais pas pourquoi non plus, un autre jour l'on nous rassembla dans un angle de la cour ; un officier SS, que nous n'avons jamais vu, présidait la cérémonie. Il y avait un petit édicule de bois qui ressemblait à une guérite étroite et dont la porte était cadénassée de l'extérieur. Sur un ordre de l'adjudant, un SS déverrouilla la porte et fit sortir un être minable : tout nu, barbu, maigre, maigre ; profondément troublés, effarés, nous voyions ses os, les coudes étaient plus gros que les bras et les avant-bras, les genoux plus gros que les jambes et les cuisses ; le bourreau le fit pivoter sur lui-même et nous pouvions alors le voir de dos ; le pauvre homme n'avait plus de fesses, sa colonne vertébrale apparaissait sous sa peau décharnée. Qu'avait-il fait pour subir de telles tortures ? Depuis combien de temps souffrait-il dans cette minuscule prison où nous comprenions qu'il ne pouvait pas s'allonger, mais tout juste s'asseoir avec les genoux repliés jusqu'au menton, restant ainsi avachi dans le froid, le noir et sur ses excréments ? L'adjudant dit quelque chose et rit ; les SS se mirent tous à rire. Le malheureux eut un rictus, comme s'il avait voulu amadouer ses tortionnaires avec un sourire. Ce spectacle révoltant ajoutait à la haine que nous éprouvions pour nos SS. Nous avons supposé que les SS avaient monté cette mise en scène pour nous montrer le traitement inhumain qui pourrait être le nôtre si notre conduite leur déplaisait. Mais avaient-ils besoin d'un motif ? Ils se délectaient de la souffrance qu'ils avaient licence d'infliger. Le plus triste était que nous ne pouvions rien faire pour le supplicié, même pas lui donner une bouchée de notre pain, même pas lui manifester notre pitié par un geste, même pas lui adresser une parole d'amitié.

Nous avons appris que « nos » affreux SS (non gradés) venaient de villages russes lointains où ils travaillaient sans doute en kolkhozes. A l'arrivée des divisions allemandes, reconnus comme faisant partie des minorités allemandes, ils s'étaient engagés dans les SS, avaient été habillés et équipés mieux qu'ils n'avaient jamais rêvé l'être. Les armes qu'on leur avait remises étaient leur principale fierté ; à toute occasion, ils admiraient leur fusil et leur

revolver. De temps en temps, ils organisaient un concours de tir et visaient des boîtes de conserves vides qu'ils posaient sur un talus ; ils n'étaient pas très adroits et ne touchaient pas leurs cibles à chaque fois. Nous redoutions d'avoir à passer derrière le talus dans ces moments-là. L'un des SS, fier de montrer son revolver au contremaître de l'usine où nous véhiculions les wagonnets, lui en expliqua le maniement et appuya malencontreusement sur la gâchette quand il tenait l'arme en direction de son interlocuteur. Celui-ci s'effondra devant nos yeux, peut-être mort. C'était vraisemblablement un Messin, un Français par conséquent. Nous n'avons pas eu connaissance que le meurtrier ait été seulement blâmé.

Au régime d'un repas tous les deux jours, nous nous étions mis à manger les pissenlits que nous trouvions en manipulant les wagonnets ; bien que nous les ayons secoués et frottés, les feuilles étaient un peu terreuses car nous n'avions pas d'eau pour laver cette salade qu'il fallait d'ailleurs consommer en cachette. Nous les mâchions lentement, longtemps, pour tromper notre faim. Dans ce but, j'ai vu certains internés mâchouiller du papier d'emballage ramassé le long du chemin.

Nous ne savions pas comment notre détention se terminerait. Certains parlaient d'un camp à Struthof, plus humain, où les prisonniers recevaient – disaient-ils – une ration de nourriture chaque jour ; ceux-là auraient souhaité y être mutés. N'ayant pas seulement entendu le nom de Struthof auparavant, j'écoutais sans rien dire ceux qui paraissaient savoir ; je me méfiais cependant de leurs renseignements, ne comprenant pas comment ils avaient pu les obtenir puisque nous ne pouvions parler à personne de l'extérieur. De toute façon, il ne nous appartenait pas d'exprimer quelque désir. C'est après la guerre que j'apprendrai que le camp de Struthof était un camp d'extermination, le seul que les nazis avaient installé sur le territoire français. Quelle erreur dans les bobards qui circulaient au camp de Woippy !

Il était peut-être midi quand un SS me fit sortir de la chambrée, seul. Je fus pris d'une terreur panique que je m'efforçai de ne pas montrer. Il me conduisit au bureau du camp où je retrouvai l'employé pâle au pauvre costume gris ; je compris à ce moment-là seulement qu'il était interné comme moi et affecté au bureau.

Il m'apprit que j'allais être libéré.

Je n'en croyais pas mes oreilles. L'homme du bureau posa sur le comptoir tout ce que je lui avais remis à l'entrée et me demanda de vérifier s'il ne manquait rien. Nos regards se croisèrent quand je m'aperçus qu'il manquait quelques cigarettes dans mon paquet entamé mais nous n'avons sourcillé ni l'un ni l'autre devant le SS resté là, et muet à présent. Je signai un registre et repris mes affaires.

Je n'ai pas su pourquoi mon internement prit fin et je jugeai plus prudent de ne pas poser de questions. Je n'avais pas serré une seule main en quittant la chambrée ; qu'allaient devenir mes compagnons de misère ? Cela non plus, je ne pouvais pas le savoir. Adieu donc Woippy !

Libéré du camp de Woippy à la mi-mai, René Ratouis est conduit dans un camp de transit à Metz, où il reste trois jours avant de repartir pour Hambourg, aux usines Blohm et Voss.

Emplacement du camp de Woippy

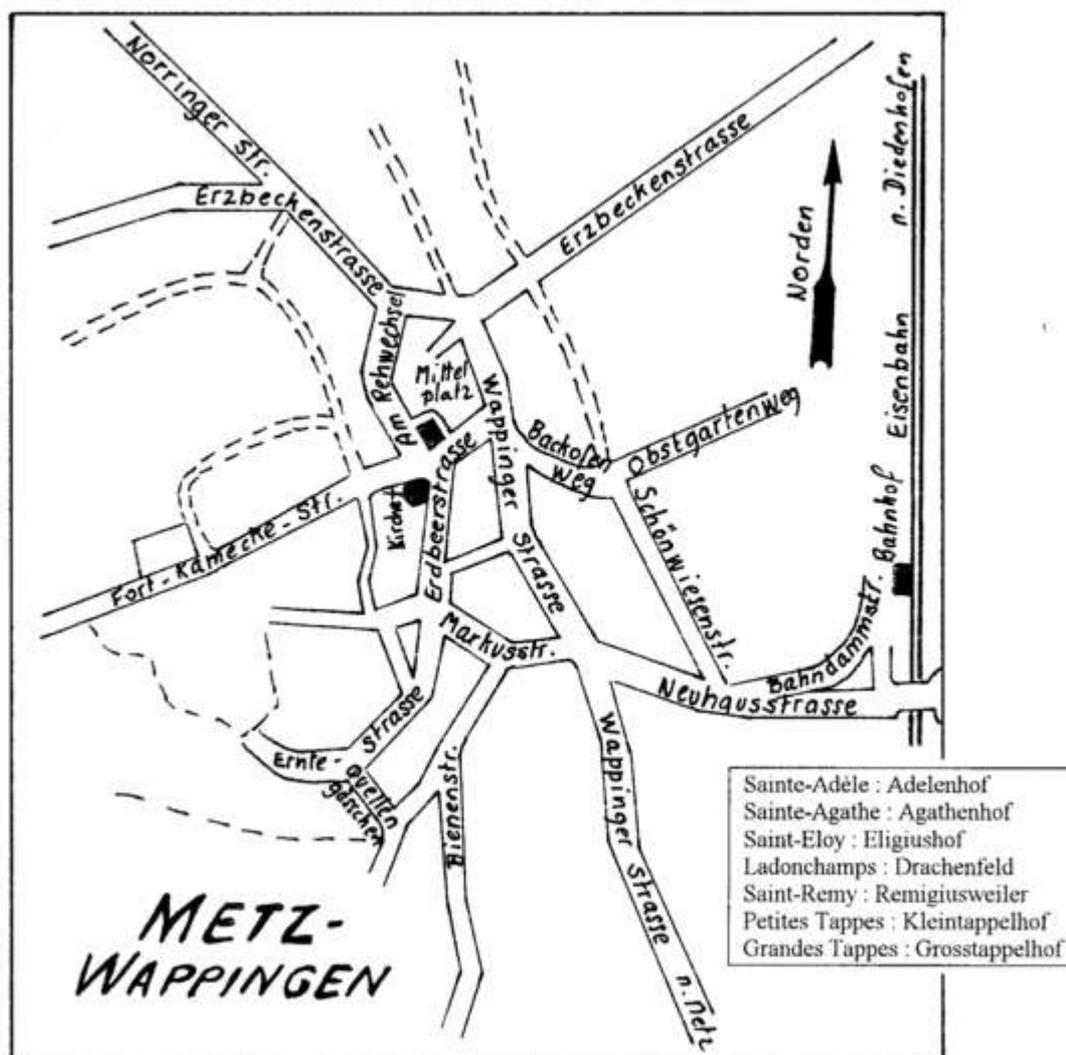
Photographie aérienne prise par les Alliés le 21 septembre 1944
(Collection ASCOMEMO – Hagondange)



Le camp de Woippy était situé à l'emplacement actuel du Centre de Formation Professionnelle pour Adultes. « Mis en service » en novembre 1943, il fut abandonné au début de septembre 1944. (Etant donné la proche implantation de ce camp par rapport au village de Woippy, il fut de suite appelé « camp de Woippy », mais en réalité, il était situé sur les terrains de la ville de Metz)

Woippy en 1941

Le nouveau nom des rues du village



« Qui entend le nom de Woippy pense immédiatement aux récoltes lorraines de fraises. Les deux rues principales se nomment rue des Récoltes et rue des Fraises. La rue conduisant à Briey a reçu, par analogie, le nom de rue du Bassin minier. Chemin du Four, rue du Beau pré, rue du Rucher, sont adaptés d'anciens noms de lieux-dits, la Ruelle de la Source et En Biche sont aussi issus de vieux noms. La rue du Fort Kamecke se transcrit automatiquement. »

(NSZ WESTMARK du 12 septembre 1941 – B.-M. Metz)

Traduction du nom des rues

Am Rehwechsel	: En Biche	Markusstrasse	: Rue Marcus
Backofenweg	: Chemin du Four	Mittelplatz	: Place du Centre
Bahndammstrasse	: Rue du Remblai du ch. de fer	Neuhausstrasse	: Rue de la Maison Neuve
Bienenstrasse	: Rue du Rucher	Norringerstrasse	: Rue de Norroy
Erdbeerstrasse	: Rue des Fraises	Obstgartenweg	: Chemin des Vergers
Erntestrasse	: Rue des Récoltes	Quellengässchen	: Ruelle de la Source
Erzbeckenstrasse	: Rue du Bassin minier	Schönwiesenstrasse	: Rue du Beau pré
Fort-Kamecke-Str.	: Rue du Fort Kamecke	Wappingerstrasse	: Rue de Woippy

Le Chemin de Saint-Eloy devenu Sanct Eloyweg se transforme en Gehöftweg (chemin des Fermes). En juin 1943, Erntestr. devient Erdbeerstr., Mittelplatz devient Ernteplatz, et Markusstr. devient Nussbaumstr. (rue des Noyers).